Ami du Clergé du 20 février 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la gloire de Dieu. — IX. La gloire du Fils : « Que votre règne arrive, » 97. — X. La gloire du Saint-Esprit : l'Amour en personne, 100.
Carême sur l'humanité du Christ. — VI. L'âme du Christ, 103. — VII. Les amitiés de Jésus, 106.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XIX. 3e *Dim. de Carême :* Le démon muet et la confession, 109.
Pour les Premiers Vendredis. — V. *Mars :* Jésus aimait S. Joseph, 111.

CARÊME SUR LA GLOIRE DE DIEU

IX

LA GLOIRE DU FILS : « QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE »

Adveniat regnum tuum !
Que votre règne arrive !
(Luc, xi, 2).

Mes frères,

Quand, sur l'ordre du lâche Pilate, les soldats du prétoire eurent flagellé Jésus, sur ses épaules déchirées ils jetèrent une pauvre étoffe, enfoncèrent sur sa tête une couronne d'épines, lui mirent dans la main un sceptre de roseau ; et on l'amena au balcon du juge. Avec quelle pitié méprisante Pilate, le montrant aux Juifs, leur dit : « Voilà votre Roi ! » Et tout le peuple répondit : « Non, non, nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! »

C'est le même Jésus — il n'y en a pas d'autre — que je vous montre à mon tour, en vous disant avec toute la piété de mon âme : « Voici votre Roi ! » Ah ! quel cri jaillirait de votre cœur si vous l'osiez ! Je le devine dans vos yeux ; je le sens prêt à s'échapper de vos lèvres : « Seigneur, ô mon Jésus, que votre règne arrive, en moi et dans les autres ; s'il est arrivé, qu'il s'étende, et qu'il s'affermisse à jamais ! »

Au cri silencieux de votre fervente piété j'apporte la réponse du bon Dieu lui-même : une pour vous, une pour les autres ; car ce n'est pas de la même manière que le règne de Jésus arrive dans votre âme, et par vous dans les autres âmes. Ainsi, m. f., votre sanctification personnelle et votre apostolat chrétien sont également intéressés à l'exposé de cette doctrine. Je suis donc deux fois sûr de votre fervente attention.

I. — *En moi*

Voici, pour commencer, la réponse qui vous concerne, en quatre mots des Ecritures que je vous prie de bien graver au plus profond de votre cœur pour être à même ensuite de les épeler un à un tout le long de votre vie. Nous n'avons pas besoin de les presser bien fort pour en exprimer à la perfection le développement pratique du règne de Jésus en nous : il s'approche par la foi : *accedentem ad Deum oportet credere ;* il s'établit par la grâce : *regnum Dei intra vos est ;* il s'étend par les œuvres : *regem sæculorum exaltate in operibus vestris ;* il s'éternise par le mérite : *et regni ejus non erit finis.*

Je reprends sommairement les quatre points de cette immense doctrine, vous laissant à vous-mêmes la joie de les savourer à loisir.

Quiconque, dit l'Apôtre, veut s'approcher de Dieu, doit commencer par croire. Par cet acte de foi, le règne de Dieu n'est pas forcément établi dans notre cœur, mais il approche.

Voilà certes une vérité que très peu d'âmes, même pieuses, connaissent pratiquement. Pourtant rendez-vous compte que si, en effet, vous n'avez pas cette intelligence de foi, si vous n'en faites pas au moins le premier acte, qui s'appelle une pensée de foi, non seulement vous ne jouissez pas du règne de Dieu en vous ou autour de vous, vous ne le voyez même pas. Votre regard s'arrête aux dehors sensibles des choses, aux traits humains des êtres ; et vous restez par le fait même dans le monde sensible, dans le monde humain.

Vous êtes donc infiniment loin d'un Dieu pur esprit. Vous êtes séparés de lui par un monde, c'est vraiment le cas de le dire. Et vous prétendriez être assez près de lui pour partager sa royauté : une part de son manteau, un morceau de son sceptre, quelques épines de sa couronne ? C'est presque de l'ironie. Voilà votre Roi ! Mais son royaume à lui n'est pas de ce monde où votre intelligence habite et où votre cœur se complaît.

Il faut, pour y arriver, suivre le chemin de la foi. Si en face d'un événement, ou d'un devoir, ou d une personne, une pensée de foi vous frappe, vous frappez en toute vérité à la porte de son royaume. Dieu vous apparaît aussitôt ; car cette simple pensée nous le rend présent. Vous voilà donc tout près de lui. Son règne est donc proche de vous, il arrive en toute vérité.

Alors qu'allez-vous faire ? Comme on crie subitement lorsqu'on est frappé, quand une pensée de foi vous frappe n'importe où, n'importe comment, ah ! si vous poussiez aussitôt un immense cri de prière, savez-vous ce qui arriverait ? La grâce, qui répond toujours à la prière, entrerait aussitôt en vous. Si la pensée de foi n'est que le seuil du règne de Dieu, la prière d'espérance ouvre la porte ; il entre en nous : *regnum Dei intra vos est.*

Si c'est par l'entremise d'une grâce *sanctifiante,* il se stabilise aussitôt, c'est un état : l'état de grâce. Alors la Sainte Trinité vient faire en nous sa demeure. Dieu le Père devient le principe, Dieu le Fils le moyen, et l'Esprit Saint est le terme de toute notre vie spirituelle. C'est vraiment Dieu qui règne en nous.

C'est une petite grâce *actuelle* qui vient confirmer notre état ? Ne dites pas qu'elle est petite.

Avez-vous jamais mesuré toute l'étendue de son empire ? Savez-vous bien, m. f., que par la moindre de ces grâces le règne de Dieu s'affirme sur notre intelligence par un nouveau degré de lumière de foi, sur notre volonté par un nouvel accroissement de toutes les vertus infuses, en même temps que l'essence de la grâce sanctifiante divinise un peu plus le fond même de notre âme en nous assurant une participation nouvelle de la nature de Dieu ?

Or si dans une âme en état de grâce, un simple désir d'espérance fait avancer en nous le règne de Dieu avec son immense cortège de lumières, de forces et de consolation, que dire de la charité ? Elle l'exalte, au point qu'il s'étend jusqu'au bout de nos actes et fait régner Dieu dans toute notre vie : *Regem sæculorum exaltate in operibus vestris.* (Tob., XIII, 6).

Car il appartient à la charité d'imposer Dieu directement comme intention à tous nos actes. L'espérance n'a pas cette vertu. Elle nous fait désirer notre bien à nous, notre plaisir, notre richesse, notre gloire d'ordre tout divin, je le sais ; mais au fond ce qu'elle souhaite, ce qu'elle recherche de toutes ses forces, c'est moins le règne de Dieu en nous, que notre propre règne en Dieu.

Mais la charité s'oublie totalement. N'ayant que Dieu en vue, elle arrive à substituer à nos pensées celles de Dieu, à nos désirs les siens, à nos intérêts même éternels les seuls intérêts du bon Dieu, à nos joies son seul bon plaisir et à notre honneur sa gloire.

Par la force de la charité, voici donc que le règne de Dieu se dilate et s'étend jusqu'aux extrémités de l'être, jusqu'au moindre détail de la vie, et jusqu'au bout du monde, jusqu'au plus haut des cieux ; et comme on veut aimer toujours, quand on aime sincèrement, elle veut que le règne de son Dieu s'étende jusqu'au delà de tous les siècles.

Aussi, tandis que l'espérance se contentait de demander à Dieu ses attributs royaux, la charité les prend, s'en revêt et s'y sent à l'aise. On dirait Jésus en personne. Je crois bien, dit l'Apôtre, « ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

Que vous dire de plus admirable, si ce n'est la splendeur du dernier mot que voici : notre mérite est éternel ; car son règne à lui n'aura pas de fin ! Ce doit être, en effet, le seul mot qu'il nous reste à dire. Le règne de Dieu étant exalté, dilaté jusqu'aux limites du possible par les vœux très fervents de notre charité parfaite, attendons que cela arrive et que Dieu règne à jamais. Mais notre mérite n'attend pas. Aussitôt qu'il paraît, vous devinez ce qui arrive : *Adveniat regnum tuum ;* Dieu règne sur lui éternellement. Ce n'est plus un vœu, c'est un fait.

Pourtant, me direz-vous, c'est au ciel seulement que ce règne de Dieu n'aura pas de fin ; puisque, hélas ! on peut sur terre le détruire en nous par un péché grave. J'entends bien que ce n'est qu'au ciel ; mais c'est bien au ciel, en effet, que le mérite de cet acte, commencé par une pensée de foi, soutenu par une prière d'espérance, et terminé par une intention d'amour, par conséquent rempli de grâce, c'est bien au ciel que cet acte s'en va aussitôt régner à jamais et par lui la gloire de Dieu.

Car sachez bien, m. f., et jamais plus ne l'oubliez, que le moindre de vos mérites, si petit, si obscur, si caché que vous ne le remarquez pas, aussitôt que votre acte est fini, comme on le dit très justement, c'est-à-dire a atteint sa fin, votre bon ange le recueille pour le porter au sein de Dieu qui est sa fin précisément et que ce mérite, étant tout divin, est nécessairement éternel. Les cieux et la terre passeront, mais lui ne passera pas.

Il est désormais hors des atteintes du péché. Ce que vous perdrez en péchant, c'est la jouissance du mérite. Mais il n'est dans la puissance de personne au ciel et sur terre d'arracher ce mérite des mains et du cœur de Dieu... Il est en lui, il est à lui ; Dieu règne sur lui éternellement !

J'espère qu'à présent, m. f., c'est avec une intelligence meilleure et un désir encore plus grand que doit jaillir de votre cœur le divin souhait du *Pater :* « Seigneur, que votre règne arrive ! » Non, je ne puis pas croire que vous l'exprimiez désormais comme une formule banale. Vous ne vous contenterez même pas de souhaiter qu'il arrive. Vous le forcerez à s'approcher de vous par d'incessantes pensées de foi ; à s'établir dans votre âme par la grâce de vos prières ; à s'étendre dans votre vie par les œuvres de charité ; à se stabiliser au ciel par des mérites innombrables.

II. — *Dans les autres*

Que dis-je ? Vous voudrez davantage encore : que le règne de Dieu arrive aussi dans les autres. Ah ! combien vous le désirez, je le sens ! Je vais donc combler tous vos vœux, en vous indiquant maintenant le chemin par où il doit arriver. Suivez-moi bien !

Il s'agit avant tout de ne pas se tromper de route, car la voie de l'apostolat, qui conduit au salut des autres, est tout autre que la route de notre propre salut. Voici pourquoi :

Dieu, tout puissant qu'il soit, ne peut pas nous sauver par surprise ou par force, sans l'indispensable concours de notre libre volonté. S'il tentait de le faire, bien loin de nous sauver, il ne pourrait que nous détruire. Il ne peut donc en vérité que nous proposer le salut, nous l'offrir, non nous l'imposer. Et c'est à nous qu'il appartient de l'accepter librement.

Dès lors, quand il s'agit de notre salut personnel, le chemin n'est pas long pour y arriver. Du moment qu'on dit au bon Dieu : « Seigneur, que votre règne arrive, » on est tout prêt à l'accueillir. Et comme, de son côté, Dieu est tout prêt à le donner, on n'a réellement que quatre pas à faire de la pensée jusqu'au mérite, pour que Dieu règne en vous à jamais !

Mais quand il s'agit du salut des autres, les conditions changent et des deux côtés. Vous voici en face d'une âme qui est séparée de son Dieu, sinon par l'abîme du péché mortel, du moins par l'écran de toutes ses imperfections. Vous prétendez les rapprocher ou les unir davantage. Il faudra donc que, grâce à vous, le bon Dieu d'abord arrive plus près de cette âme et que cette âme ensuite arrive à se rapprocher de Dieu.

Autant dire, m. f., qu'il vous faudra agir et sur l'un et sur l'autre, pour faire arriver le règne de Dieu jusqu'à cette âme; car l'apostolat ne va pas plus loin. Il appartient ensuite à l'âme elle-même — nous l'avons dit — de faire les pas indispensables.

Et voilà, j'espère, clairement indiqués, les deux côtés de cette route, que doit suivre tout apostolat : d'un côté on agit sur Dieu, de l'autre côté sur les âmes. C'est au bout de cette unique route qu'arrive le règne de Dieu. Suivons-les maintenant jusqu'au bout.

Du côté de Dieu, d'abord, deux mots jalonnent toute la route : la prière et le sacrifice.

Le véritable apôtre commence donc par *prier*. Il commence et il continue, il ne s'arrête plus de prier, tant que le règne de Dieu n'est pas arrivé à cette âme qu'il veut absolument sauver.

L'esprit d'apostolat, c'est d'abord, en effet, un esprit de prière : un esprit, c'est-à-dire un souffle, un instinct. D'instinct un apôtre commence par prier, et son esprit d'apostolat ne cesse de lui souffler au cœur une prière qui ne cesse pas.

Il lui souffle au besoin la requête de ce disciple qui disait un jour à Jésus : « Seigneur, apprenez-nous donc à prier ! » Il avait compris, celui-là, que le premier secret de cet art divin des apôtres est enfermé dans la prière, et qu'on n'est capable d'être un sauveur d'âmes que lorsqu'on sait vraiment prier comme Jésus.

C'est que le salut est de toutes les grâces la plus éminente et la plus gratuite. Dieu, ne la devant à personne, la donne à qui la demande. Implorez-la précisément pour tous ceux qui refusent, qui négligent, qui oublient de la demander. A l'appel d'une prière qui intéresse le salut, Dieu qui veut sauver tous les hommes accourt aussitôt, et s'en va frapper à la porte des âmes pour leur proposer le salut. Il l'offre sous la forme d'une pensée frappante, d'un souvenir, ou d'un spectacle, ou d'un exemple qui les frappe. Qui sait ? Si Jésus frappait plus souvent et plus fort, la porte finirait par s'ouvrir et la grâce du salut entrerait dans cette âme. Priez donc plus, priez plus fort, pour que Jésus, qui se tient à la porte, y frappe comme vous l'en priez.

Ah ! si nous étions des âmes de prière !

Nous commencerions efficacement l'œuvre divine du salut, que nous voudrions, je l'espère, achever par des *sacrifices*.

C'est en effet le dernier pas que l'apôtre fait du côté de Dieu.

N'est-ce pas le dernier qu'a fait Jésus-Christ sur la voie de notre salut ? Cette œuvre de la Rédemption qu'il avait entreprise en venant au monde et qui dura toute sa vie, il l'acheva sur un Calvaire.

Eh bien ! non, m. f., quoi que vous en pensiez, le sacrifice de la croix n'a pas achevé le salut du monde. Ecoutez cette sublime doctrine de l'Apôtre S. Paul : « J'achève dans ma propre chair, dit-il, ce qui manque à la Passion de Jésus Christ pour le salut des âmes ! »

Que dites-vous, ô grand Apôtre ? Vous avouez vous-même dans une autre épître que son sacrifice est plein et que nous recevons tous de sa plénitude ! Sans aucun doute, le vase des mérites de Jésus est plein : il y a de quoi sauver tout un monde. Mais encore faut-il qu'il déborde, pour que notre pauvre âme altérée de salut divin recueille la goutte qui la sauve. Il est tellement plein qu'il ne demande qu'à déborder, c'est vraiment le cas de le dire. Que lui manque-t-il pour cela ? La toute petite goutte d'eau qui va le faire déborder.

Ah ! certes, nos plus grands sacrifices à nous sont à peine une goutte d'eau en comparaison du sacrifice de la croix. Mais cette goutte est nécessaire. Jésus vous la demande, et il l'attend pour laisser son cœur déborder sur cette âme qui vous est chère et que vous voudriez sauver.

Je sais que depuis bien longtemps peut-être vous priez ardemment pour elle. Avez-vous fait pour son salut assez de vrais sacrifices ? Ah ! ne comptez pas et ne mesurez pas les gouttes d'eau indispensables que vous devez jeter dans le cœur de Jésus. Il faut qu'il déborde. A pleines mains et à plein cœur jetez vos sacrifices dans l'océan divin. Vous allez, si vous le voulez, déchaîner un tel torrent de grâces qu'il emportera, je l'espère, les dernières résistances avec les péchés de cette âme, qui, grâce à vous aussi, y boira son salut.

C'est que depuis Jésus, m. f., il n'y a qu'un moyen d'obtenir de Dieu le salut d'une âme : c'est de sacrifier pour elle ; car tous les sauveurs sont des crucifiés !

Lors donc que par un sacrifice vous avez immolé quelque chose de vous et l'avez remis entre les mains de Dieu comme fit Jésus sur sa croix, vous avez bien fait du côté de Dieu tout ce qu'il est possible de faire pour que son règne arrive enfin.

Tournez-vous maintenant du *côté de l'âme* à qui vous voulez le faire arriver. De ce côté-là, la route du salut est encore jalonnée par deux mots que voici : la parole et l'exemple, la parole qui commence, l'exemple qui achève. Appelé par votre prière, provoqué par vos sacrifices, Jésus s'en vient sauver cette âme. C'est toujours le bon Dieu qui fait le premier pas. Cependant l'âme, de son côté, doit s'en aller à sa rencontre. Mais il faut d'abord qu'elle le voie : que votre parole le lui montre ; enfin elle devra s'en aller à lui : votre exemple l'y entraînera.

Parler d'abord. Il faut parler de Dieu à l'âme qu'on veut sauver. Pourquoi donc et surtout com-

ment ? Nous sommes au moment le plus difficile, pour ne pas dire le plus critique, de votre carrière d'apôtre Quand on se sent au cœur un désir brûlant de sauver les âmes, de cette fournaise ardente la prière jaillit comme la flamme, le sacrifice est un besoin, et l'exemple est facile. Mais parler à cette âme du bon Dieu et de son salut !

Est ce après tout si nécessaire ? — C'est la voie normale du salut. L'Apôtre S. Paul le dit en propres termes : « La foi, dit-il, — cette foi dont nous disions justement tout à l'heure qu'elle est le premier pas d'une âme vers Dieu, — la foi s'apprend à écouter la parole de Jésus-Christ : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* »

Les raisons abondent pour le démontrer. Parlant à des âmes que je sais ouvertes aux plus hautes vérités de notre foi chrétienne, je laisse de côté beaucoup de considérations solides, mais secondaires, pour vous dire simplement ceci : Vous me demandez la voie du salut ? Mais c'est Jésus en personne : *Ego sum via.* Or la personne de Jésus, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est la parole, cette parole substantielle qui dit toute la vérité de Dieu et dont notre parole à nous est un écho quand elle dit une vérité de Dieu aussi. Ainsi normalement c'est par une parole que vous allez montrer à l'âme Jésus qui vient au devant d'elle pour la sauver. Il faut donc en parler.

Mais qui parlera du bon Dieu à cette âme ?

Il n'est pas nécessaire que ce soit vous, rassurez-vous. Celui-là seul en parlera qui sait le faire, évidemment. Vous n'êtes pas très instruits des choses divines, ou vous ne savez pas les exprimer comme il faudrait ? Alors, pour l'amour de Dieu et des âmes, taisez-vous, je vous en supplie. Inutile d'ailleurs de vous en prier. Si c'est le zèle apostolique qui vous dévore, il vous poussera plus d'une fois à vous taire plutôt qu'à parler.

Alors que ferez-vous ? Sachant qu'on doit parler à l'âme, votre zèle vous poussera à faire parler à votre place un livre, un enfant, un ami, un prêtre surtout qui continue le Verbe incarné parmi nous.

En tout cas, rappelez-vous bien ceci : c'est que par nature et par vocation ne pouvant pas être un apôtre à la manière propre du Verbe qui parle avec autorité et enseigne officiellement, mais à la manière du St-Esprit qui nous suggère toute vérité, jamais votre parole ne se fera autoritaire sous la forme d'un vrai sermon, mais plutôt procédera par suggestions discrètes, que l'Esprit-Saint lui-même saura vous suggérer.

Il n'y a qu'un Sauveur, c'est Jésus, et donc son Eglise qui continue sa mission parmi nous. Vous ne pouvez être que ses précurseurs. Faites comme le sien, S. Jean-Baptiste : montrez l'Agneau de Dieu et puis disparaissez, le laissant lui même achever son œuvre.

Si cette âme hésite à le suivre, entraînez la vers lui par votre saint *exemple*. Il faut que cette âme ait envie de prier, rien qu'à vous voir prier vous-mêmes ; qu'elle éprouve l'appétit de Dieu rien qu'à le sentir en vous ; qu'elle veuille s'humilier à vous voir si humbles ; que l'amour de Dieu commence à s'éveiller en elle au contact de votre piété ; qu'elle désire enfin son salut sous la poussée irrésistible de votre vraie sainteté.

* *

Ah ! mille fois heureuse la pauvre âme qui rencontre ainsi sur sa route de perdition un apôtre au plein sens du mot, qui sait l'éclairer par de divines suggestions et la presser par ses exemples, autant qu'elle sait appeler Dieu par ses prières et le décider par ses sacrifices. A moins de s'obstiner diaboliquement dans son péché, et de refuser le salut, il est facile de prévoir ce qui va bientôt arriver : c'est le règne de Dieu qui arrive, et qui vient enfin la sauver !

Et combien plus heureuse encore l'âme sainte, cette âme d'apôtre, par qui le règne de Dieu est ainsi arrivé ! Elle méritera au dernier jour d'entendre Jésus lui dire : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé ! Entrez dans la joie du bon Dieu ! » Ainsi soit-il.

X

LA GLOIRE DU ST-ESPRIT : L'AMOUR EN PERSONNE

Si scires donum Dei !
Si tu savais le don de Dieu ! (Jo , IV, 10).

Mes frères,

Les cieux racontent la gloire du Père ; pour peu qu'on les écoute, on n'hésite pas à glorifier notre Père qui est aux cieux. Le monde est rempli de la gloire du Fils qui en triomphe par sa croix. On est bien forcé de le voir, et d'en glorifier Jésus-Christ, le Fils de Dieu, notre Sauveur. Quand il s'agit de l'Esprit-Saint, la troisième personne de la Sainte Trinité, comme on ne sait pas bien ce qu'elle est en Dieu et qu'on ne voit pas trop ce qu'elle fait en nous, nous nous trouvons à court de voix pour le glorifier à son tour.

Un jour, S. Paul, à Ephèse, rencontrant de nouveaux chrétiens, leur demanda très simplement : « Avez vous déjà reçu le St-Esprit ? — Le St-Esprit ? répondirent-ils, nous ne savons même pas qu'il existe. » Nous le savons, nous autres, mais nous n'en savons pas beaucoup plus. En vérité, si les païens d'Athènes avaient jugé bon d'élever un temple au dieu inconnu, on pourrait aujourd'hui, même dans nos églises chrétiennes, dédier un autel à ce Dieu inconnu qui s'appelle le St Esprit. On ne le nie pas, on l'ignore. A vrai dire, on connaît son nom, puisque tout chrétien vit et meurt au nom du Père, du Fils et du St-Esprit. Mais quant à dire ce qu'il est en Dieu et ce qu'il fait en nous, on en est bien incapable On est donc incapable aussi de lui rendre une gloire vraiment personnelle.

Vous le pourrez, je crois, après cette semaine, si vous daignez, m. f., me continuer votre attention si cordiale et si soutenue, qui me remplit, je vous l'avoue, d'une profonde reconnaissance.

Vous voulez savoir aujourd'hui ce que l'Esprit-Saint est en Dieu ? Il est le terme de sa vie et le principe de son œuvre, parce qu'il est l'amour en personne. Voilà deux choses que vous sauriez avec la dernière précision si vous saviez le don de Dieu, car c'est justement à titre de Don qu'il est ce terme et ce principe : double rayonnement du même amour que la personne du St-Esprit jette au sein de la Trinité et réfléchit dans notre cœur pour en tirer toute sa gloire.

I. — *Terme de la vie divine*

Quand Dieu se connaissant exprime sa pensée par un mot substantiel et vivant comme lui, cette parole qu'il engendre, ce Verbe qui l'exprime tout entier à la perfection, c'est un autre lui-même, c'est son Fils.

Mais comment ce Fils admirable n'inspirerait-il pas à son Père un amour parfait comme lui ? Et le Fils pourrait-il ne pas aimer le Père, de qui il a reçu sa nature unique de Dieu ? Un même souffle d'amour les pousse l'un vers l'autre, les fait jouir l'un de l'autre. Et cet amour divin, vivant et substantiel — car en Dieu tout est Dieu — cet amour est une personne qui se nomme le St-Esprit. Il est donc vraiment l'amour en personne au sein de la Trinité.

Or l'amour éveille l'idée de don, dit S. Thomas. C'est même le tout premier don qu'on fait à ceux qu'on aime : on leur donne de l'amour.

Interrogez votre expérience. Vous ne dites pas : « Voici l'amour » en face de n'importe quel don. Il y a des aumônes, des services et des larmes même qui ne jaillissent pas du cœur. Cela sort des mains, ou de la bourse, ou de la tête ; mais pour y trouver un petit goût d'amour, ne faut-il pas sentir le cœur ? C'est le cœur lui-même qui se donne dans tous les dons de son amour ; et c'est précisément dans la mesure où il se donne qu'on mesure justement l'amour. Quand l'amour est total, le cœur se donne tout entier et par lui sa vie et son être ; c'est le don total de soi.

Ah ! m. f., cette conclusion me donne le vertige, quand je me penche sur l'abîme de la T. S. Trinité. Quand l'amour, dites-vous, est total. Mais quand de plus il est immense, éternel, infini, divin, comme celui du Père et du Fils, quel don va-t-il en sortir ? Le don total aussi et de leur vie et de leur être : un amour qui vivra comme eux et qui sera tout ce qu'ils sont. On ne refuse rien à l'amour.

Si vous saviez le don de Dieu ! Non, je ne puis l'imaginer, et je ne puis pas le comprendre, mais je le connais par son nom ; car c'est vous, ô Esprit divin, amour personnel du Père et du Fils, vous qui êtes l'amour en personne. L'amour ne procède point comme la connaissance par voie de conception, et vous n'êtes point engendré. L'amour sort du cœur par la voie du don ; et vous procédez du Père et du Fils comme le don très pur de leur amitié !

Et ce don vous est fait avec une telle plénitude qu'il épuise à jamais la fécondité de Dieu. Le mystère de la vie divine, qui a pour principe Dieu le Père, a pour terme le St-Esprit. Serait-il moins puissant que le Père et le Fils, puisque rien ne procède de lui au sein de Dieu ? Bien loin de là, puisque sa procession apporte au mystère de la vie divine son suprême couronnement.

En effet, notez le, au regard de la foi, la vie de Dieu ne serait pas parfaite s'il n'était essentiellement le Père d'un Fils qui lui ressemble. Et leurs relations ne seraient pas parfaites si elles n'aboutissaient pas à ces mutuelles complaisances, à ce lien substantiel d'amour, à cette intime et absolue donation de l'être, que l'amour inspire, et qui est l'Esprit-Saint. S'aimant en lui, rien ne leur manque. Leur vie et leur félicité trouvent en lui leur plénitude. La « procession » de l'Esprit-Saint est donc en toute vérité le suprême couronnement de la fécondité de Dieu.

II. — *Principe des œuvres divines*

Mais si l'amour en Dieu est le terme de sa vie féconde, il est le principe de ses œuvres ; de même qu'un vase déborde du trop plein qui met le comble à sa mesure. Cette deuxième partie du rôle personnel que l'Esprit-Saint remplit dans la Sainte Trinité paraît plus à notre portée, heureusement. Notre regard trop faible pour scruter le mystère divin se plaît mieux à contempler les œuvres par lesquelles Dieu s'est manifesté. De fait, en cherchant bien, nous pouvons relever dans le monde créé par la Trinité tout entière les traces de chaque personne pour l'en glorifier justement.

Ainsi l'action du Père tout puissant nous apparaît plus manifeste dans les œuvres de pure puissance : la création du monde et son gouvernement. C'est au Fils qu'il appartenait — lui l'exemplaire achevé de toutes les perfections du Père — de venir sur terre en personne pour nous montrer par son exemple comment doit vivre un Fils de Dieu. Mais le Dieu St-Esprit, connaissez-vous son œuvre ? On ne la voit pas, on la connaît moins. Lui, c'est donc toujours le Dieu inconnu ? Ne savez-vous pas qu'il est le don de Dieu ? Car c'est en nous donnant d'abord le St-Esprit, dit l'Apôtre, que Dieu nous a comblés de tous les dons de son amour.

Si vous saviez le don de Dieu ! Vous comprendriez aussitôt qu'étant en Dieu le terme de sa vie féconde, il devient le principe de toutes ses œuvres au dehors.

Apprenez, en effet, que toute œuvre divine est le don généreux de son cœur. Dieu n'en a pas besoin. Ses œuvres n'importent pas à sa béatitude. Il serait Dieu ni plus ni moins, si rien n'existait en dehors de lui.

S'il crée, c'est pour le plaisir désintéressé de répandre son bien, en faisant surgir du néant des vases, qu'il remplira de son amoureuse effusion. D'où je conclus nécessairement que le Dieu-Créa-

teur, s'il est pour moi le Tout-Puissant, c'est avant tout le Bon Dieu. Il crée, parce qu'il est bon, sous la poussée de son amour. Et plus il aime, plus ses œuvres sont belles ; car leur degré de perfection, c'est leur mesure d'amour divin.

Si donc vous me demandez de quel esprit procèdent toutes les œuvres de Dieu, ma seule raison suffit et vous répond d'avance : Frappez à son cœur ; c'est là qu'est son génie !

Et ma foi qui connaît maintenant la source de l'amour dans le cœur de Dieu peut appeler de son nom propre le souffle généreux qui inspire le Créateur : c'est l'amour en personne, c'est le St-Esprit.

Je ne m'étonne plus que la Sainte Ecriture me montre au premier jour du monde le souffle de Dieu planant sur le chaos. C'est lui, c'est l'Esprit-Saint qui dans un tourbillon d'amour emporte tous les êtres à la place et vers la destinée que lui a fixées la Sagesse du Fils.

C'est lui, c'est l'Esprit Saint, qui, au dernier jour de la création, lorsque Dieu aura modelé de ses mains une statue d'argile sur le modèle de son Fils incarné, l'animera d'un nouveau souffle, qui est notre âme immortelle, souffle pur comme un esprit, souffle chaud, parce qu'il vient du cœur. Depuis ce jour-là, ô St Esprit, vous êtes vraiment, vous l'inspirateur de notre âme, l'animateur de notre vie ; et quand nous mourons, nous ne faisons que vous rendre avec la vie le souffle que que vous nous aviez si généreusement prêté.

Or un jour, m. f., Dieu prenant en pitié le monde qui, à travers les ténèbres de son ignorance, s'en allait vers sa perdition par la route de tous les vices, résolut d'éclairer d'une meilleure lumière le vrai chemin du Paradis, en déchirant nos ténèbres par tous les éclairs de sa Révélation. Les Patriarches, et les Prophètes, et les écrivains inspirés furent ainsi pour nous les révélateurs du ciel. Mais inspirés par qui ? Par le St Esprit en personne, vous répond l'Apôtre S. Pierre, qui le sait par expérience. C'est de lui que vient même la lumière, quand elle rayonne d'amour divin.

Or, un jour, Dieu aima tellement le monde, qu'il lui donna son propre Fils. Mais il faut une vierge pour concevoir un Dieu et le plus étonnant miracle pour qu'elle puisse l'enfanter. Le doigt du Tout-Puissant est là sans doute. Rien que son ombre, dit l'Evangile, mais l'Esprit-Saint se met à l'œuvre, et la Vierge Marie conçut du St-Esprit !

Jésus habite parmi nous. Quelles œuvres et quelles paroles ! A-t-on jamais vu un homme faire ce qu'il fait, celui-là ? Quel est donc l'esprit qui l'anime ? Vous ne le savez pas, Pharisiens de l'Evangile ? La haine qui vous aveugle vous empêche-t-elle à ce point de voir que Jésus répand les bienfaits sur ses pas, que sa vie laisse derrière elle une immense traînée d'amour ? L'esprit qui le pousse, mais c'est l'Esprit-Saint ; et parce que le plus grand acte d'amour est de mourir pour ceux qu'on aime, c'est le St-Esprit un beau jour qui cloue Jésus sur une croix, qui transperce son cœur et nous donne la dernière goutte de son sang après son dernier soupir !

Mais avant de mourir, Notre-Seigneur nous promit un don meilleur encore : « Je vous enverrai mon Esprit. » Le voilà, le bienfait suprême, qui met le comble à tous ses dons !

J'ose dire que sans celui-là les autres seraient pour moi d'un médiocre profit.

Vous m'avez fait le roi du monde, ô mon Souverain Créateur. Mais à quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?

Vous êtes mort, ô Jésus, pour que je vive de votre mort. Mais comment saurai-je, dit l'Apôtre, que je demeure en vous, que vous vivez en moi, si ce n'est pas votre Esprit lui-même qui m'anime ?

Je sais qu'un pareil don surpasse mes forces et nos désirs, mais non pas sans doute votre amour tout-puissant. Qu'un ami généreux me laisse toute sa fortune, qu'il me donne le fruit de ses œuvres, qu'il sacrifie sa vie pour moi, je sais qu'une amitié totale est capable de tels excès, mais non de me donner son génie et son cœur. L'Esprit est incommunicable. Il faudrait être fou pour le mettre sur son testament !

En vérité, ô mon Jésus, l'Apôtre a raison de dire que vous nous avez aimés jusqu'à la folie ! Car dans le Testament nouveau, que vous m'avez laissé signé de votre sang, je lis cette phrase audacieuse : « Je vous enverrai mon Esprit, l'Esprit qui procède du Père. »

Et ce n'était point une vaine promesse. Au jour de la Pentecôte, une première fois pour les Apôtres, puis en chaque chrétien le jour de son baptême, l'Esprit de Dieu nous est donné. Il vient habiter dans notre âme ; il y survient, comme dit Jésus, par chaque sacrement nouveau, bien qu'il nous soit donné dans sa plénitude le jour de la Confirmation, où nous sommes vraiment comblés de tous les dons du St-Esprit.

Ah ! s'il était possible de communiquer à ce jeune poète l'esprit d'Homère lui-même, l'esprit de Cicéron, de Bossuet à cet orateur, l'esprit de S. Thomas à ce théologien, à cet artiste l'esprit des génies de son art, quel faveur, quel don miraculeux ! Et Dieu vous donne son Esprit : de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science, de crainte et de piété ; son esprit de vérité, d'amour et de consolation, son esprit créateur du monde et sanctificateur des âmes : son Esprit-Saint, le souffle même de son cœur, et vous n'en êtes pas émus, chrétiens ? Que dis-je ? Vous ne le saviez pas ?

III. — *Son rayonnement en nous*

Si vous saviez le don de Dieu, vous devineriez tout au moins l'incroyable merveille de votre vie surnaturelle, quand l'Esprit Saint vous est donné. Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes alors le temple du St-Esprit ? Lui-même en personne habite alors notre âme, et que fait il ? Il répand sa charité dans notre cœur. Or cet amour n'étant qu'une effusion du St-Esprit lui-même, partage

son rôle avec son être et devient ainsi dans notre âme ce que l'Esprit-Saint est en Dieu : l'achèvement de notre vie et le principe de toutes nos œuvres.

Admirez pour finir, m. f., ce splendide rayonnement du don de Dieu en vous !

Considérez d'abord que sans la charité notre vie divine ne saurait être parfaite. Que dis-je ? Elle n'existe pas, pas plus qu'en Dieu sans l'Esprit Saint.

Sans doute, par la foi, vous connaissez Dieu ; mais toute connaissance qui ne se tourne pas en amour, dit Bossuet, est vaine. L'Apôtre S. Paul est plus fort : « Quand même j'aurais une foi capable de transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien qu'une cymbale retentissante. » Quand même je serais mortifié comme les anachorètes, zélé comme un apôtre, patient comme un martyr ; si je n'ai pas la charité, à quoi bon ? — « Je suis dans la mort, dit S. Jean ; car la vie divine n'existe que si elle est pleine, et sa plénitude, c'est la charité. »

Celui qui aime, dit Jésus, observe la Loi et les Prophètes, celui là est mon frère, celui-là ressemble au bon Dieu. L'amour est le lien de toute perfection.

Admirez, m. f., jusqu'où va la ressemblance de notre charité avec le St-Esprit. Elle achève à la perfection nos relations avec Dieu, sans pourtant lui rien apporter. Vous pensez bien que le bon Dieu n'a pas besoin de notre amour, que notre gloire n'ajoute pas un rayon de plus à la sienne, que notre bonheur n'augmente pas le sien.

Mais si la charité ne donne rien à Dieu, elle donne tout au prochain. En achevant en nous la vie surnaturelle, elle nous met en mesure de répandre au dehors le bien divin qui nous remplit.

Que dis je ? Non seulement elle nous le permet, mais elle nous l'inspire, elle nous y pousse, elle veut faire du bien ; elle met sa gloire et son bonheur à se répandre à profusion.

Penser du bien des autres, juger bien des autres, dire du bien des autres, faire du bien aux autres de plus en plus, de mieux en mieux : c'est le rêve de la charité, comme c'est le rôle du St-Esprit en Dieu.

Mais prenez garde, m. f., que pour ressembler à l'Esprit d'amour, il faut que notre charité répande aussi le bien de Dieu, que les exemples et les paroles, les sentiments et les services qu'elle prodigue sans cesse au prochain soient remplis de grâce divine, qu'ils fassent connaître, aimer et servir le bon Dieu, qu'ils communiquent aux âmes, ou qu'ils augmentent en elles la vie surnaturelle, qu'ils engendrent des enfants de Dieu, qu'ils les élèvent et qu'ils les sauvent ; car ce qui sort de Dieu par le canal de l'amour doit aussi retourner à Dieu ; comme le sang qui jaillit du cœur y revient naturellement après avoir tout vivifié.

C'est l'idéal du St-Esprit, c'est celui de la charité !

* *

Quoi d'étonnant, m. f., qu'on puisse vivre comme un Dieu, quand on a son esprit et son cœur ?

Eh quoi ! le cœur de Dieu bat dans notre poitrine, et nous ne le savions même pas !

Maintenant que vous le savez, il vous sera facile de mener une vie toute divine. Vous laisserez son Esprit-Saint vous inspirer toutes vos pensées, vous souffler au cœur tous vos désirs, puis emporter tous vos vouloirs au gré de sa sainte volonté.

Laissez-le faire ! Invisiblement, j'en conviens, mais non moins infailliblement, il soulèvera peu à peu votre être avec votre vie, il vous rapprochera du ciel jusqu'au jour où son amour triomphant vous jettera enfin corps et âme dans le tourbillon ineffable des félicités éternelles. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR L'HUMANITÉ DU CHRIST

VI

L'AME DU CHRIST

Mes frères,

Nos précédentes études nous ont appris à voir dans le Christ un frère, courbé comme nous sous la dure loi du travail, sujet à la souffrance, humble et pauvre. Mais il nous faut maintenant, toujours à la lumière de l'Evangile, entrer dans l'intime de son âme et voir comment il vibre aux mêmes sentiments que nous.

Il y a en effet, dans notre langue, un mot souvent employé pour désigner une personne qui nous plaît, dont les charmes nous attirent et nous mettent en confiance : c'est le mot *sympathique*. Or ce mot, dans son sens étymologique, exprime la communauté de sentiments ; et, en effet, une personne nous est sympathique quand nous sentons entre elle et nous une certaine parenté d'idées, de désirs, d'affections.

Notre but, en ce Carême, est de vous révéler la vraie figure du Fils de Dieu fait homme, c'est-à-dire de vous rendre Jésus sympathique, de faire naître dans vos âmes cet attrait, cette confiance qui conduisent à l'amitié. Il nous faut donc maintenant étudier la vie de Jésus sous un aspect nouveau : il nous faut découvrir en lui une âme semblable à la nôtre, s'épanouissant dans la joie, riche de désirs et de confiance, accessible à la pitié, sensible à la douleur.

I. — *Jésus et la joie*

Tout homme porte en son cœur des aspirations intimes qui, sous des modalités diverses, ne cessent pas d'être communes à tous et de se retrouver en tous : l'amour de ce qui est bon, la haine de ce qui nous blesse et nous fait mal. Si le bien aimé est absent, il engendre le désir ; facile à acquérir, il nourrit l'espoir ; obtenu, il produit la joie. Le mal, au contraire, s'il est absent mais possible, fait naître la crainte ; s'il peut être écarté, il excite l'audace ; présent il pousse à la colère.

Parmi tous ces sentiments, dont les impressions sont diverses, les unes agréables, les autres désagréables, un des plus suaves, des plus recherchés, c'est la joie. Ce sentiment est fait de calme et de paix : on a conquis le bien convoité : finies les incertitudes et les craintes, les alternatives d'espoir ou de découragement ; ce sentiment est fait surtout de jouissance : tel, pour employer une image suggestive, l'alpiniste arrivé à la crête d'une aiguille d'où il contemple, en se reposant, les beautés de la montagne, de la neige et du soleil ; aux durs labeurs de la montée succède la douce contemplation ; ce sentiment enfin s'accompagne d'ardeur : encouragé par le succès, heureux de découvrir toute la valeur du bien obtenu, le cœur se sent plein de confiance et d'enthousiasme pour de nouvelles conquêtes, où le poussent de nouveaux désirs.

Le Christ a connu la joie, il l'a appréciée, désirée, aimée. S. Luc nous raconte, au chapitre XI de son Evangile, le retour des soixante-douze disciples, envoyés par le Maître pour lui préparer les voies et annoncer le royaume de Dieu. Le retour est plein d'allégresse, la mission a été couronnée de succès, les démons même ont obéi à la voix des disciples, se réclamant du nom et de l'autorité de Jésus. Apprenant ces choses, l'âme du Christ « exulte de joie » (Luc, xi, 21) et s'épanche dans une prière de louange et d'actions de grâces.

Joie toute surnaturelle ici, joie du bien qui s'accomplit dans les cœurs, du règne de Dieu qui s'avance. Il ne faudrait pas en conclure cependant que Jésus n'est accessible qu'à cette joie ; sa présence aux noces de Cana et son premier miracle nous révèlent tout le contraire : il est venu là avec Marie sa mère et ses disciples ; invité, il n'a pas fait de manières pour accepter, il a pris place au festin des noces, et comme sa mère vient de l'avertir charitablement de la gêne imminente — le vin va manquer — il devance son heure et accomplit son premier miracle. Un jour de noces est un jour de joie : il ne faut pas qu'une ombre de tristesse vienne assombrir la fête, qu'une amertume se mêle au souvenir de ce jour. Et Jésus ne fait pas les choses à demi, car le maître d'hôtel, à qui l'on vient de porter cette eau changée en vin, le trouve meilleur que tous les vins servis jusqu'à ce moment.

Loin donc de condamner la joie tout humaine d'un repas et d'une fête de famille, Jésus l'approuve et la consacre par sa présence, il la prolonge et l'accentue par son premier miracle. Pouvait-il marquer plus clairement qu'il se réjouit avec tous ceux qui sont joyeux, qu'il partage leur bonheur et qu'il admet toutes les joies humaines, quand elles restent dans les limites de la vertu?

Transportons-nous maintenant au Cénacle et relisons en S. Jean l'admirable discours après la Cène ; Jésus, sentant toutes prochaines et sa mort et sa glorification, fait à ses apôtres ses confidences et ses ultimes recommandations. Il ne veut pas que les épreuves qui les attendent puissent les surprendre, encore moins les décourager ; il leur prédit la persécution ; ils auront bien souvent à souffrir tandis qu'autour d'eux le monde s'amusera et se divertira ; mais qu'ils sachent que, de leurs tribulations supportées pour la cause de l'Evangile, naîtra une joie profonde et durable que rien ni personne ne pourra leur ravir.

Le souhait qu'il forme pour eux et qu'il leur exprime, c'est que leur joie soit complète ; sa prière à Dieu le Père, sur le chemin de Gethsémani, tandis que les apôtres l'ont laissé seul un peu en arrière, est la suivante : « Qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. » Quand il était dans le monde, il gardait les siens ; maintenant qu'il quitte le monde, il les confie à son Père, et les grâces qu'il sollicite pour eux peuvent se ramener à trois : la sainteté, l'union dans la charité et la joie.

Il n'est pas jusqu'aux joies plus intimes de l'amour filial qui ne soient appréciées de Jésus ; parlant à ses apôtres de son ascension prochaine, de son triomphe, il aperçoit sur leurs visages une ombre de tristesse causée par la pensée de la séparation, et il leur dit : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père (Jo., xiv, 28), ce qui prouve que pour lui, pour son cœur humain, créé à l'image du nôtre, cette rencontre avec Dieu est une source d'allégresse.

Autant la tristesse inspire à ceux qu'elle affecte le dégoût et l'apathie, autant la joie donne d'entrain et d'enthousiasme ; autant les caractères sombres et moroses nous sont antipathiques, autant un visage ouvert, joyeux et souriant nous attire. Or Jésus, jeune par l'âge, l'est aussi par le cœur ; ne craignons pas, en lui donnant notre confiance, d'assombrir notre vie : sa religion est toute de joie, « son joug est suave et son fardeau léger » (Math., xi, 30) et celui qui se donne à lui pleinement vit dans la joie comme la fleur s'épanouit dans la claire lumière du soleil de mai.

II. — *L'ardeur de la jeunesse dans l'âme de Jésus*

On a bien souvent répété cette parole : « L'espoir fait vivre. » L'homme vit d'espérance ; quiconque a un peu vécu et réfléchi, en a maintes fois fait l'expérience. Fait pour Dieu, le cœur humain, comme dit S. Augustin, reste toujours inassouvi et insatiable, et ce qui le réconforte dans le labeur, ce qui le console dans la peine, ce qui soutient sa persévérance, c'est l'espoir de rencontrer le repos après le dur travail, la joie après la souffrance, le calme après l'épreuve et la patrie au terme de l'exil. C'est dire que l'homme vit de désirs, entraîné par sa nature vers un bien infini qui n'est autre que Dieu, vers un bonheur parfait qu'il croit trouver parfois dans des biens finis et terrestres, mais qu'il ne rencontrera, de fait, que dans la possession de Dieu.

Jésus a-t-il été lui aussi possédé par ce désir, cet élan de tout l'être, de toutes ses forces jeunes, vers un bien, vers un but, vers le bonheur ? Déjà le

psalmiste et prophète nous le montrait comme « un géant qui s'élance avec enthousiasme pour parcourir la carrière. » (Ps. xviii, 6). Les ardeurs de son âme sont tout d'abord pour l'avancement du règne de Dieu ; en entrant en ce monde, il dit à Dieu : « Vous n'avez plus voulu des oblations et des victimes, mais vous m'avez donné un corps ; alors je viens pour faire votre volonté. » (Heb., x, 5-7). Aux apôtres qui s'étonnent de le voir, après l'entretien avec la Samaritaine, refuser la nourriture qu'ils lui offrent, il explique son attitude : « J'ai une autre nourriture que vous ne connaissez pas... c'est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé ! » (Jo., iv, 31-34). Se comparant au bon Pasteur plein de sollicitude pour son troupeau, il dit à ses disciples : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. » (Jo., x, 16). La vue des moissons blanchissantes lui rappelle les foules semblables, dit-il, « à des troupeaux sans pasteurs » et lui suggère cette ardente supplication : « La moisson est abondante et les ouvriers sont peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. » (Math., ix, 35 38).

Le même désir de sauver les âmes, de procurer en elles le règne de Dieu, le pousse vers le sacrifice et le don total de lui-même ; nous l'entendons dire à ses apôtres : « Il est un autre baptême dont je dois être baptisé, et comme il me tarde de le voir accompli ! » (Luc, xii, 50). En s'asseyant à table avec les douze, au Cénacle, il dira, au soir du Jeudi Saint : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. » (Luc, xxii, 15).

De ces désirs apostoliques, il ne faudrait pas conclure que l'âme de Jésus ignore toute autre aspiration. Le besoin du bonheur est inné au cœur de l'homme ; Jésus le comprend si bien et partage tellement ce sentiment qu'il prend soin de nous donner, dans son évangile, le code du bonheur ; tant d'âmes risquent de s'égarer à la recherche d'une félicité précaire, décevante et fragile ; le chemin du bonheur n'est pas où l'on pourrait croire, et ce sont les pauvres en esprit, les purs, les doux, les pacifiques, les miséricordieux qui sont dans la bonne voie.

Il n'est pas jusqu'au désir de vivre, qu'il ne partage avec notre humanité, et nous verrons bientôt sa jeunesse frémir devant la mort : « Homme de désirs, » disait au prophète l'archange Gabriel : Jésus est aussi un homme de désirs, et en cela, il est bien le frère de tous ceux en qui bouillonnent, avec l'ardeur de la jeunesse, l'enthousiasme et la confiance.

III. — *La pitié dans le cœur de Jésus*

A moins d'être un égoïste au cœur sec, à l'âme fière, dénuée de sentiment, on s'émeut devant la peine et la souffrance, on sent le cœur se serrer, on compatit aux malheurs d'autrui, et parfois même, sous le coup de l'émotion, on sent les larmes monter aux yeux.

Nous verrons plus loin les manifestations extérieures de la pitié et de l'amour de Jésus, mais ici, arrêtons-nous à contempler, dans son âme, les sentiments éveillés par la souffrance humaine.

Entrant à Naïm, une petite ville de Galilée, il rencontre un cortège funèbre ; s'informant avec bonté, il apprend qu'une pauvre veuve conduit en terre son fils unique, son seul appui, sa dernière consolation ; peut-être Jésus songe-t-il à sa mère, veuve aussi, dont il est l'unique enfant, destiné à mourir bientôt ; toujours est-il qu' « il est touché de compassion » (Luc, vii, 13).

Quand il revient à Béthanie, après la mort de Lazare, Marthe l'accompagne au tombeau, où il trouve Marie en larmes ; alors il frémit et se laisse aller à l'émotion ; les disciples qui l'accompagnent lisent sur ses traits les sentiments de son âme ; il aimait Lazare, il aime Marthe et Marie ; la mort de l'ami, la peine visible des deux sœurs va jusqu'à lui arracher des larmes, ce qui fait dire aux Juifs, témoins de ce spectacle : « Voyez comme il l'aimait ! » (Jo., xi, 33 34).

Si la douleur de ses amis l'émeut, par contre les insidieuses questions et requêtes des Pharisiens lui sont pénibles. Un jour, ils l'abordent, lui demandant, pour l'éprouver, un signe dans le ciel. Jésus, qui ne veut faire de miracle que pour appuyer sa doctrine ou soulager la misère, se refuse à satisfaire ce ridicule caprice, et « poussant un profond soupir » leur répond : « Il ne sera point donné de signe à cette génération. » (Marc, viii, 12).

Jésus n'est point ému seulement par la misère de ses amis ; les malheurs prochains de Jérusalem, juste châtiment de son incrédulité et de ses crimes, le touchent aussi jusqu'aux larmes. C'est S. Luc qui nous le raconte : Jésus approchait de Jérusalem, venant, semble-t il, de Béthanie, d'où il avait envoyé deux disciples avec mission de tout préparer pour la Pâque ; il pouvait être à ce moment à la montagne des Oliviers, descendant le versant qui regarde Jérusalem ; devant lui, la ville et le Temple étincelaient sous les feux du soleil ; alors, nous dit l'historien sacré, il pleura sur sa patrie en disant : « Ah ! si tu connaissais, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais tout cela est caché à tes yeux. » (Luç, xix, 41). Et dans une circonstance analogue : « Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides les envoyés de Dieu, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme l'oiseau rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » (Math., xxiii, 37).

Qu'elle est humaine, cette sensibilité qui se traduit par les larmes, et quelle tendresse de cœur révèlent ces plaintes et ces appels, riches de miséricorde !

IV. — *Les frémissements de la nature en face de la mort*

Mais quand la souffrance, au lieu de s'étaler sous nos yeux, s'attaque à nos membres ou étreint

notre cœur, alors elle nous arrache souvent des cris, des plaintes et des soupirs. L'heure que Jésus appelle « son heure » est maintenant imminente. On n'est encore, il est vrai, qu'au jour des Rameaux, mais dans cette foule qui l'acclame, Jésus distingue sans doute tous ceux qui bientôt réclameront sa mort à grands cris, et de ses lèvres s'échappe déjà cette plainte : « Mon âme est troublée, et que dirai-je ? Père, sauve-moi de cette heure ! » (Jo., XII, 27).

Quelques jours se passent ; nous voici maintenant au soir du Jeudi Saint, où Jésus prend avec ses apôtres le repas traditionnel de l'agneau pascal ; après avoir lavé les pieds de ses convives, il a laissé entendre que tous n'étaient pas purs, pensant déjà au noir complot tramé par Judas. Maintenant il n'y tient plus, son secret lui échappe : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira » (Jo., XIII, 21) et Jean, son voisin, remarque à ce moment le trouble et la peine qu'il ne peut dissimuler.

Quelques heures s'écoulent après le repas, amenant Jésus et ses apôtres (Judas excepté) au jardin de Gethsémani. Alors l'heure de la trahison est imminente, la mort est toute proche, les supplices, dont par avance le Fils de Dieu connaît tous les détails, ne tarderont plus guère ; d'autre part, Jésus sent peser sur lui le poids écrasant de tous les péchés du monde, et — ce qui est bien douloureux aussi pour son cœur de fils, — une sorte de malédiction divine. Et tandis que le ciel paraît fermé, il ne trouve autour de lui, sur terre, qu'oubli, ingratitude et trahison. Alors il est saisi de tristesse et d'angoisse (Math., XXVI, 37), de frayeur et d'abattement (Marc, XIV, 33), et il ouvre son cœur à ses amis dans cette douloureuse confidence : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir ; demeurez ici et veillez avec moi. »

Bientôt, prosterné la face contre terre, il supplie son Père : « Tout vous est possible, éloignez de moi ce calice. » (Marc, XIV, 26). Il est vrai que tout aussitôt il adhère pleinement à la divine volonté, mais la douleur lui a néanmoins arraché ce cri, la nature a frémi devant la mort, et la violence de la douleur a été telle, nous dit S. Luc, qu'une sueur de sang a découlé de son visage jusqu'à terre. (Luc, XXII, 44).

Quelques heures encore, moins d'une journée, et Jésus agonise sur la croix ; la fièvre le dévore ; ses plaies nombreuses, mais surtout celles des mains et des pieds, le font horriblement souffrir ; et plus pénible encore que la souffrance corporelle, l'abandon de Dieu se prolonge et lui arrache ce cri poignant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Math., XXVII, 46).

Ainsi Jésus n'a pas été insensible à la douleur ; arrière l'hérésie des Docètes qui voulaient qu'il n'ait souffert qu'en apparence ! Arrière les prétentions des rationalistes qui voudraient exclure de l'Evangile le récit de ces angoisses du Christ ! Arrière le scandale de certains chrétiens qui trouvent indigne de Jésus d'avoir frémi devant la mort !

On nous objectera peut être que des martyrs ont été plus vaillants et plus forts au milieu de tourments atroces ; nous répondrons que Dieu voulait en eux faire éclater la puissance de sa grâce ; ici, au contraire, Jésus veut nous montrer comment la volonté soumise à Dieu triomphe des révoltes de la chair ; et l'on pourrait aussi trouver des saints aux pénitences rigoureuses, ne fût-ce que S. Jean Baptiste, faisant contraste avec Jésus, lequel mangeait et buvait, s'asseyait à la table des pharisiens et des publicains, et ne déclinait pas l'invitation de Cana.

Non, tout cela ne porte aucune atteinte ni à la sainteté ni à la dignité ni au prestige de Jésus. Hormis le péché, il a voulu, nous dit S. Paul, nous être en tout semblable et compatir à nos infirmités (Heb., IV, 15). Voulant nous laisser un modèle de perfection, il a désiré que ce modèle fût à notre portée. Ayant pour mission et pour ambition de nous élever jusqu'à lui, jusqu'à faire de nous des fils de Dieu et des héritiers du ciel, il fallait qu'il descendît jusqu'à nous. Et en le voyant, troublé et frémissant d'angoisse devant la mort, loin d'être surpris et étonnés, nous sommes au contraire réconfortés, car « nous avons un grand-prêtre miséricordieux... qui, ayant été lui-même éprouvé par la souffrance, peut et sait secourir ceux qui sont éprouvés. » (Heb., II, 18).

* *

Nous pouvons donc conclure que Jésus est notre frère, non seulement par une similitude de vie extérieure et de condition sociale, mais aussi par le cœur et par l'âme. De lui à nous, de nous à lui, un courant de sympathie s'établit aisément ; car nous découvrons en lui une vie intime identique à la nôtre, exempte il est vrai de toute imperfection morale, mais faite de désirs, de joies, de tristesses et d'affections qui se retrouvent en nous. Cette contemplation accroît encore notre confiance, et nous pouvons dire, en terminant, avec S. Ambroise : « Il m'eût apporté moins de secours, s'il n'avait pas pris mes sentiments. »

VII

LES AMITIÉS DE JÉSUS

Mes frères,

Il est, parmi les hommes, des êtres au cœur sec, au tempérament froid : la sensibilité n'apparaît jamais chez eux ; la souffrance, quand elle les frappe, les laisse impassibles ; ils ne compatissent guère aux épreuves d'autrui et volontiers s'isolent dans leur égoïsme. Il est d'autres caractères, à l'opposé, qui s'émeuvent volontiers, qui ne dissimulent pas leurs sentiments, qui savent être bons, pleins d'attentions, délicats, et dont on dit parfois, usant d'une savoureuse expression française, qu'ils ont le cœur sur la main ; ceux-ci ont horreur de la solitude, et ils trouvent leur bonheur à faire des heureux ; ils sont tout prêts à nouer des amitiés profondes et durables, car ils sont capa-

bles d'aimer et de se dévouer, en même temps qu'ils attirent la sympathie et la confiance.

Nous allons étudier aujourd'hui les amitiés du Christ; notre but n'est point d'exposer dès aujourd'hui dans le détail les attentions de Jésus, ni les rares qualités de son amour, mais de montrer seulement que, dans les foules qui l'entouraient, son regard a discerné quelques âmes, que son cœur a accordé à ces privilégiés un amour de prédilection, et qu'il leur a demandé en retour les douceurs et les consolations de l'amitié. Et c'est là encore un des aspects, et non des moins intéressants, de l'humanité de Jésus.

I. — *Qu'est-ce que l'amitié*

L'amitié est, aux dires du Saint-Esprit, un bien fort précieux, puisque l'auteur inspiré nous dit dans l'Ecclésiastique : « Un ami fidèle est une protection forte ; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor, auprès duquel l'or et l'argent ne sauraient soutenir la comparaison. » (VI, 14).

Si l'on en croit l'étymologie du verbe latin *diligere,* l'amitié est d'abord une élection, un choix. Il y a en effet parmi les hommes des êtres qui offrent une double particularité : ils ont avec nous une certaine communauté de tempérament, d'idées et de sentiments, et en même temps une certaine divergence, en sorte que leur caractère s'apparente au nôtre, tout en le complétant.

Si, de notre côté, se rencontrent les mêmes dispositions et si les circonstances s'y prêtent, la sympathie naîtra aisément ; et le temps, nous révélant l'un à l'autre et nous rapprochant, aura bientôt créé entre nous l'amitié qui se fortifiera chaque jour davantage.

Dès lors, l'ami sera pour nous comme un autre nous-même ; il nous deviendra tout naturel de l'associer à nos joies comme à nos peines, de lui vouloir autant de bien qu'à nous, de former pour lui toutes sortes de désirs. Procurer son bonheur fera notre bonheur, nous oublier pour lui nous sera chose aisée. De son côté, si l'amitié est vraie, il agira de même et sera tout soucieux de nous être agréable et d'assurer notre félicité. Plus l'amitié sera profonde, plus il y aura entre nous compréhension et attentions, plus aisément nous devinerons les désirs ou les peines secrètes l'un de l'autre, plus délicatement nous préviendrons les uns et consolerons des autres. Et nous saurons bien vite reconnaître la vérité de cette parole des Livres Saints : « Un ami fidèle... c'est un trésor. »

L'amitié, lien de deux âmes qui se sont librement élues entre beaucoup d'autres, échange continuel de toutes sortes de biens, n'a jamais été condamnée par Dieu, tant qu'elle se garde de tout écart ; Celui qui nous commande d'aimer tous les hommes et même nos ennemis, n'exige pas que nous donnions à tous les mêmes marques d'affection, loin de là ; outre que lui-même en use ainsi souvent, il admet très bien que certains êtres ont droit, de notre part, à des égards particuliers, nos parents par exemple ; et s'il admet les préférences qui viennent du sang ou de la reconnaissance, il admet aussi les préférences du cœur quand elles n'offensent point la morale et ne lèsent personne.

Nous ne serons donc point étonnés de voir les prédilections de Jésus pour quelques âmes et les attentions spéciales qu'il a pour elles ; nous admirerons au contraire qu'il ait accordé son estime à ce noble sentiment ; et ses amitiés, auxquelles nous consacrons cette étude, nous montreront nettement combien il fut semblable à nous et comment il sut comprendre le cœur humain.

II. — *Jésus et Béthanie*

Qu'était-ce que Béthanie ? Ce n'est plus aujourd'hui « qu'un hameau habité par une trentaine de familles musulmanes [1], » « un village sordide [2], » mais au temps du Christ « Béthanie apparaissait au voyageur qui venait de traverser le désert de Judée dans un cadre de verdure et de fraîcheur [3]. » Dans ce village, situé à trois quarts d'heure de marche de Jérusalem, nous trouvons Jésus à trois reprises : la première fois, il est reçu chez Marthe et Marie ; la seconde fois, il y vient ressusciter Lazare, enfin, quelques jours avant sa Passion, il y est reçu chez Simon le Lépreux, mais Lazare est au nombre des invités, Marthe s'active au service, Marie vient répandre sur sa tête un parfum précieux.

Si nous affirmons que la famille de Lazare était l'objet d'une prédilection de Jésus, nous n'inventons rien, car S. Jean nous dit, au chapitre IX de son Evangile : « Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. » Les deux sœurs ont d'ailleurs conscience de ce sentiment dans le cœur de Jésus, puisqu'elles se permettent de lui faire annoncer en ces termes la maladie de leur frère : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

C'est S. Luc qui nous décrit la première réception de Jésus à Béthanie. Notre-Seigneur, quittant définitivement la Galilée, est monté à Jérusalem pour la fête de la Dédicace ; il a trouvé les Juifs divisés à son sujet ; on l'a accusé d'être possédé du démon ; on a tourné en dérision sa doctrine ; la guérison d'un aveugle de naissance a ému les Pharisiens qui ont essayé de le faire arrêter ; un jour, des auditeurs, froissés par l'étrangeté de sa doctrine, ont ramassé des pierres pour les lui jeter. C'est tout un drame d'incrédulité, de jalousie et de haine, qui vient de se jouer dans la Ville sainte ; la fête terminée, Jésus s'éloigne et se dirige vers Jéricho et la Pérée ; il s'arrête, en passant, dans le bourg de Béthanie.

L'empressement de Marthe à le servir et plus encore l'attention affectueuse de Marie, assise à ses pieds et écoutant sa parole, lui apportent un réconfort. Ici plus d'incrédulité, plus de sentiments suspects ; Jésus rencontre des esprits droits, des âmes loyales, des cœurs confiants et dévoués ;

[1] R. P. Lebreton, *Verbum Salutis,* II, p. 137.
[2] *Ibid.,* II, p. 62.
[3] *Ibid.,* II, p. 62.

cela le console un peu du triste accueil que vient de lui faire Jérusalem.

A voir la familiarité avec laquelle Marthe demande à Jésus de secouer un peu l'insouciante inactivité de sa sœur, il semble bien que cette rencontre n'était point la première. Quelques mois plus tard, les deux sœurs enverront un message à Jésus pour lui faire connaître la maladie et la mort de Lazare : on n'a coutume d'en agir ainsi qu'avec ses amis. Le retour de Jésus, la compassion qu'il témoignera aux deux femmes, le fait de braver la haine toute proche des pharisiens de Jérusalem prouveront entre lui et la famille de Béthanie des liens de profonde amitié, laquelle ne fut pas l'œuvre d'un jour.

Il semble donc bien que Jésus avait rencontré là une de ces amitiés que tout homme apprécie, surtout aux heures de tristesse et d'abandon. Aux portes de Jérusalem, dans un cadre gracieux, le calme village offrait à Jésus une bienfaisante retraite ; nous croyons ne pas nous égarer en pensant que le Sauveur vint plusieurs fois s'y reposer au sein d'une famille amie.

Et là encore nous voyons apparaître son cœur et son âme, sensibles à la douleur — nous l'avons précédemment entendu soupirer devant les prétentions orgueilleuses et malveillantes des Juifs — mais sensibles aussi aux compensations qu'apportait l'affection de ses amis.

III. — *Jésus et le jeune homme riche*

Il est dans l'Evangile un épisode raconté par S. Mathieu, S. Marc et S. Luc, qui, lui aussi, nous révèle bien l'âme de Jésus. Il s'agit d'un jeune homme en qui l'enthousiasme et l'entrain de la jeunesse s'allient à une âme pure et à un cœur généreux ; n'a-t-il pas, depuis son enfance, observé tous les commandements avec une scrupuleuse fidélité ? Il est donc dans la bonne voie, celle qui conduit sûrement à la vie éternelle.

Il est venu, sans doute déjà touché par la foi, questionner le Maître ; il veut s'assurer qu'il est bien dans la voie du salut. Mais Jésus scrute cette âme ; il y trouve de la sincérité et de la droiture, et son cœur se prend à l'aimer, nous dit S. Marc (x, 21), et, l'aimant, il veut se l'attacher, l'emmener avec lui ; il lui adresse alors l'appel que nous ont rapporté les trois évangélistes : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne le prix aux pauvres, puis viens et suis moi. »

Hélas ! il n'était point de ces « pauvres en esprit » que Jésus avait proclamés bienheureux ; son cœur était esclave de ses grandes richesses ; il s'en alla tout triste et ne répondit pas à l'appel du Maître. Néanmoins, on aime à recueillir en passant ce regard profond et cet amour de Jésus pour un jeune à l'âme droite et au cœur pur.

IV. — *Jésus et les apôtres*

Béthanie n'était qu'une courte halte au cours des voyages apostoliques et des prédications de Jésus. Par contre, les apôtres, appelés pour la plupart dès les premiers jours de la vie publique, étaient, d'une façon permanente, aux côtés de Jésus. Nous n'avons pas, en ce qui concerne l'amour de Jésus pour eux, un témoignage aussi explicite que pour Lazare et ses sœurs. Toutefois, quelques épisodes révèlent la place qu'ils ont tenu dans le cœur de leur Maître.

Chaque fois que les Pharisiens les attaquent, soit que, en traversant un champ de blé, ils froissent quelques épis pour en manger le grain (Math., XII, 1-2), soit qu'ils négligent l'ablution rituelle des mains avant le repas (Math., XV, 1-2), soit que, contrairement aux pharisiens et aux disciples de Jean, ils s'abstiennent du jeûne (Marc, II, 18), Jésus défend énergiquement les siens et justifie leur conduite.

Au lendemain de la multiplication des pains, la foule versatile n'a pu entendre sans murmure le discours sur l'Eucharistie, et beaucoup, oublieux du bienfait reçu la veille, se sont éloignés. Les apôtres ne vont-ils pas se révolter eux aussi et partir ? Que deviendrait alors le Maître sans disciples ? Il prévient cette catastrophe en leur adressant cette question qui a l'accent d'une prière : « Et vous, allez-vous aussi vous en aller ? » Mais Pierre le rassure aussitôt : « Maître, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. » (Jo., VI, 67-68).

C'est qu'en effet — et c'est bien la marque de l'amitié — Jésus leur a ouvert son cœur et fait des confidences. A la foule il a parlé en paraboles, mais quand le soir, se retrouvant seuls avec lui, les apôtres demandaient l'explication des points obscurs, Jésus se prêtait à leurs désirs : « A vous, disait-il, il est permis de connaître les secrets du royaume de Dieu. » (Luc, VIII, 10).

Aussi, pourra-t-il, au cours de l'entretien après la Cène leur adresser cette parole : « Désormais, je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis » et la raison de cette appellation nouvelle et familière, la voici : « Parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » (Jo., XV, 15).

S'il est une heure où il nous est bon de sentir autour de nous de fidèles amitiés, c'est l'heure de la souffrance ; c'est là aussi que se révèlent les vraies affections. Hélas ! Jésus devait obtenir bien peu de chose de ses apôtres, en fait de consolation ; au moment de l'épreuve, Jean devait seul lui rester fidèle. Toutefois, nous voyons les apôtres non loin de Jésus, au jardin de l'agonie ; confidents de la tristesse de son âme, ils sont invités par lui à ne pas le laisser seul, à veiller, à prier avec lui. Comme Jésus est humain dans ce touchant appel à l'amitié des siens ! Ne semble-t-il pas leur dire : « La haine est déchaînée contre moi, Judas va me trahir, je vais voir arriver mes ennemis, je suis seul, abandonné du ciel et de la terre ; vous, du moins, mes amis, ne me laissez pas, ne me quittez pas, veillez avec moi et priez. »

V. — *Jésus et Jean*

Déjà, parmi les douze, Jésus a témoigné à trois d'entre eux une amitié plus grande ; Pierre,

Jacques et Jean ont été les seuls témoins de la transfiguration et Jésus leur a enjoint de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, pas même aux autres apôtres, avant sa résurrection. Appelé par Jaïre au chevet de sa fille qui vient de rendre l'âme, Jésus n'admet auprès de lui, avec le père et la mère, que Pierre, Jacques et Jean ; ayant fait sortir la foule des pleureuses et des curieux, il rappelle la jeune fille à la vie devant ces seuls témoins. Enfin, au jardin des Oliviers, il veut avoir auprès de lui ses trois préférés ; tandis qu'il a laissé les autres à l'entrée du jardin, il s'avance avec ceux-ci, et sa supplication de veiller avec lui se fait plus ardente. (Math., xxvi, 36-41).

Mais parmi ces trois, il en est encore un que Jésus a aimé plus que les deux autres, plus même que Pierre, le chef du Collège apostolique et le fondement de l'Eglise : c'est Jean ; lui-même s'est donné ce titre dans son évangile : « le disciple que Jésus aimait » (Jo., xxi, 20), non pas que Jésus n'aimât que lui, mais parce qu'il l'a aimé plus que les autres.

Cette prédilection se révèle au soir du Jeudi Saint, où Jean est assis tout près du Maître ; la coutume orientale qui voulait qu'on mangeât à demi couché et non assis, explique la position de Jean. Il lui est facile d'appuyer sa tête sur la poitrine de Jésus (Jo., xxi, 20) et, sans attirer l'attention, de lui dire à l'oreille : « Seigneur, qui est-ce (qui doit vous trahir) ? » ; il est tout aussi facile à Jésus de répondre : « Celui à qui je vais présenter un morceau de pain trempé » (Jo., xiii, 25 26). Ainsi, dès maintenant, Jean reçoit les confidences de Jésus ; déjà il annonce l'évangéliste aux vues profondes, aux doctrines théologiques. « A Pierre, dit le P. Lebreton [1], l'autorité suprême, la responsabilité des grandes décisions ; à Paul l'apostolat, le labeur incessant, le souci de toutes les Eglises ; mais à Jean est confiée la garde de la mère de Jésus, les secrets des derniers jours, les mystères de la vie intime de Dieu. »

Quand vient l'heure dernière, l'heure de la séparation d'avec ce monde, nous tenons à rassembler autour de nous nos amis ; c'est à eux que nous confions nos dernières volontés, que nous remettons et recommandons ce que nous avons de plus cher au monde.

Si Jean a eu comme les autres un instant de défaillance, il s'est vite ressaisi, et nous le retrouvons au pied de la croix. Jésus va bientôt mourir ; la perte de son sang a causé en lui un épuisement total ; ses instants maintenant sont comptés ; à ses pieds, il voit Marie sa mère, et Jean l'ami de cœur. Tous deux l'ont aimé jusqu'à la fin ; leurs deux amours ont été les plus fortes et les plus douces, les plus pures et les plus fidèles qu'il ait rencontrées. Il les confie l'un à l'autre ; Marie retrouvera en Jean un fils attentionné. Jean aimera en Marie la mère de son ami. En vérité, Jésus ne pouvait donner à Jean une meilleure preuve de son amitié : ne lui laisse-t-il pas, en quittant ce monde, le trésor le plus beau et le plus cher à son cœur ? Il fallait vraiment connaître à fond et apprécier le cœur de Jean pour lui confier un tel dépôt !

* *

Ainsi Jésus a connu l'amitié ; il a discerné quelques âmes, à qui il a donné le meilleur de lui-même, mais à qui il a demandé aussi la douceur et la consolation d'une affection réciproque. Si parfois son attente a été déçue, il nous a rappelé par là la fragilité et l'imperfection des amitiés humaines, nous invitant à ne pas leur demander plus que le possible. Mais en même temps il nous a montré qu'il ne condamnait pas ce sentiment du cœur et cette rencontre des âmes, quand elle excluait tout désordre, et nous sommes heureux de reconnaître, dans les amitiés du Christ, un nouveau trait de ressemblance avec nous.

[1] *Verbum Salutis*, II, p. 247.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XIX

3e Dimanche de Carême

LE DÉMON MUET ET LA CONFESSION

Mes frères,

L'Eglise semble avoir choisi à dessein les Evangiles qu'elle nous fait lire chaque jour et surtout chaque dimanche de Carême, pour nous y montrer ce que nous devons faire pendant ce saint temps afin de le bien passer et nous préparer dignement aux solennités pascales. Après nous avoir montré comment, en ces jours de salut, nous devons écouter la parole de Dieu, éviter le péché en résistant aux tentations, travailler à la transfiguration de notre âme en remplaçant par des vertus les vices qui la défigurent, elle nous rappelle aujourd'hui le grand devoir de la confession et comment nous devons l'accomplir.

I

Notre-Seigneur se trouvait aux environs de Béthanie, où il avait reçu l'hospitalité de Lazare et de ses sœurs, quand on lui amena un homme qui était possédé du démon et qui, de ce fait, était muet. Il était même, d'après S. Mathieu, également aveugle. Les infirmités de ce malheureux n'étaient point l'effet de la nature, mais de la malice du démon.

Avant la venue de Jésus-Christ, cet ennemi des hommes exerçait un empire bien plus grand sur eux et tourmentait leurs corps de mille façons. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, mais le nombre des possédés du démon ne laisse pas pour cela d'être toujours bien grand. Quand nous péchons gravement, en effet, nous chassons Dieu de notre cœur et le démon prend sa place, nous devenons ses esclaves et il exerce sur nous une tyrannie cruelle et honteuse.

La principale est, pour nous retenir sous son joug, de nous rendre nous aussi aveugles et

muets. Il nous rend aveugles en nous fermant les yeux sur le déplorable état auquel nous a réduits le péché et les dangers qu'il fait courir à notre âme. Il nous rend muets en nous dissuadant de prier et de recourir à Dieu qui seul pourrait nous arracher à lui ; il nous rend muets par le respect humain qui nous empêche de professer notre foi, de rendre témoignage à la vérité, de défendre les intérêts de la religion, de reprendre ceux qui font mal et qui dépendent de nous. Il nous rend muets surtout en nous détournant du sacrement de pénitence ou, si nous nous en approchons, en nous fermant les lèvres pour nous empêcher de faire une confession complète et sincère.

Si nous sommes du nombre de ces malheureux aveugles et de ces malheureux muets, prions, m. f., pendant tout ce Carême, demandons au St-Esprit ses lumières pour connaître le nombre et la malice de nos péchés et en concevoir un sincère repentir ; demandons-lui la force, le courage de les confesser tous bien humblement et bien sincèrement. Comme la paix du cœur, que nous procurera cette confession bien faite, récompensera amplement l'effort qu'elle nous aura coûté ! Et si nous avons le bonheur d'être dans l'amitié de Dieu, pensons à tant d'aveugles et de muets qui nous entourent, imitons la charité de ceux qui amenèrent à Jésus, pour qu'il le guérisse, le muet dont parle notre Evangile. Tâchons de les décider à nous accompagner de temps en temps aux instructions qui leur ouvriront les yeux sur la grande affaire de leur salut ; par nos conversations charitables et inspirées par le zèle, tâchons de faire tomber le respect humain qui les retient éloignés des sacrements, dissipons doucement leurs préventions, leurs craintes : ils s'exagèrent les difficultés de la confession, faisons-leur comprendre que rien n'est plus facile ni plus consolant, prions surtout pour eux, afin que la grâce rende efficaces tous les efforts de notre zèle.

II

Jésus, dit l'Evangile, chassa le démon du pauvre possédé et aussitôt il parla.

En voyant cette guérison, tout le peuple fut dans l'admiration. Seuls les pharisiens ne partagèrent pas cette admiration, mais voulurent en prendre occasion pour dénigrer Jésus selon leur habitude. Viciant le sens du prodige qu'ils ne peuvent nier, ils font de Jésus un suppôt du démon et cherchent à faire croire que c'est au nom de Satan qu'il chasse les démons et accomplit ses prodiges.

Cette double scène se renouvelle tous les jours. Chaque fois qu'un pécheur se convertit et revient à la pratique de la religion, nombreux sont ceux qui s'en réjouissent : c'est d'abord son pasteur, heureux de voir une de ses brebis égarées revenir au bercail, ce sont les membres de sa famille pour peu qu'elle soit chrétienne, c'est une pieuse épouse, ce sont des enfants dont les prières sont enfin exaucées, ce sont tous les bons chrétiens de la paroisse qui bénissent Dieu en disant de ce prodigue revenu dans leurs rangs : « Il était perdu et le voilà retrouvé ; il était mort et voilà qu'il revit. »

Mais tandis que toutes les âmes chrétiennes sont à la joie, les pharisiens, car leur race n'est pas morte, interprètent à leur façon cette conversion. Au lieu de l'attribuer au repentir, au désir qu'a ce converti de secouer le joug du démon, de recouvrer l'amitié de Dieu, de sauver son âme, au lieu d'attribuer cette conversion à la grâce de Dieu, comme les pharisiens dont parle notre Evangile, ils l'attribuent au démon, je veux dire à des sentiments qui ne peuvent venir que de lui.

Selon eux, si ce pécheur est revenu à la pratique de la religion, s'il s'est confessé, s'il a fait ses pâques, c'est par hypocrisie ou par intérêt qu'il a agi ; c'est pour plaire à celui-ci ou à celui-là, c'est pour obtenir ses bonnes grâces et ses faveurs. Ou bien ils nient la sincérité de cette conversion ; comme ceux qui dans notre Evangile demandaient à Notre-Seigneur un signe dans le ciel, un miracle pour croire en lui, ils demandent à ce converti, pour croire à la sincérité de son retour à Dieu, une chose impossible : il faudrait, pour les satisfaire, qu'il n'ait plus de défauts du tout, que du jour au lendemain il soit devenu un grand saint.

Laissez, m. f., ces pharisiens penser et dire ce qu'ils veulent : c'est la jalousie qui, eux aussi, les fait parler. S'ils sont à ce point sévères envers ceux qui se convertissent, et envers tous les bons chrétiens en général, s'ils s'en vont répétant que ceux qui vont à confesse et qui communient ne valent pas mieux que les autres, c'est tout simplement parce que la conduite de ces bons chrétiens, qu'ils n'ont pas le courage d'imiter, les condamne et constitue sous leurs yeux un reproche continuel.

III

Cela ne veut pas dire que les aveugles et les muets que Dieu a guéris, doivent s'endormir dans une trompeuse sécurité. Il n'y a pas que le monde qui s'occupe d'eux et qu'il faut édifier par une fidélité persévérante, il y a aussi le démon qui va redoubler d'efforts pour occuper leur âme à nouveau : « Quand l'esprit impur, dit Notre-Seigneur, est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et comme il n'en trouve pas, il dit : « Je retournerai dans ma demeure d'où je suis sorti. » Mais en revenant il trouve cette demeure purifiée et parée ; alors il s'en va, prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; ils entrent dans cette maison, ils s'y installent et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

Oui, voilà ce qui arriverait à ceux qui ne se convertiraient qu'à moitié, qui ne se donneraient pas à Dieu sans partage et sans retour. Ils ont purifié leur âme par une bonne et sincère confession, ils ont accompli le précepte de la communion pascale, mais ils conservent des relations, des souvenirs, des goûts, des affections qui rendent moins

vifs leur repentir et leurs regrets du passé, moins fermes leurs bonnes résolutions pour l'avenir.

Chassé par la confession, le démon s'est éloigné d'eux, il est allé tenter quelques âmes ferventes : ah ! s'il pouvait en gagner une, comme il se consolerait de la conversion de ces pécheurs qu'il prévoit n'être que momentanée ! Mais ces âmes ferventes sont pour lui comme des lieux arides où les mauvaises pensées ne peuvent germer, où les tentations n'ont aucune prise. Il essaie inutilement de s'y fixer et d'y prendre son repos. Cherchant une demeure et n'en trouvant pas, il revient vers ceux d'où une bonne confession l'a chassé. Il voit que leur première ferveur s'est atténuée, qu'ils ne prient plus avec autant de régularité, qu'ils ne fuient plus les occasions dangereuses avec autant de soin. Il les tente donc à nouveau, et pour être plus sûr d'avoir raison de leur résistance, il appelle à son secours, pour faire le siège de leur âme, sept autres démons plus méchants que lui. S'ils ne cèdent pas à une tentation d'orgueil, il leur envoie des tentations d'avarice, d'impureté, d'envie, de gourmandise, de colère, de paresse.

Tous les démons qui personnifient ces vices s'acharnent sur la pauvre âme, encore peu affermie dans le bien, du nouveau converti, pour lui faire commettre un péché mortel qui la mettrait à nouveau en leur pouvoir et leur permettrait de s'y installer à nouveau. Sans doute, rien ne serait perdu si cette âme avait hâte de se réconcilier avec Dieu par une nouvelle confession. Mais n'est-il pas à craindre qu'elle se laisse abattre par le découragement en voyant sa faiblesse, qu'elle ne rougisse de confesser à nouveau une faute dont l'aveu lui a déjà tant coûté, qu'en tout cas, des péchés répétés ne constituent une habitude plus difficile à vaincre?

Il faut donc, m. f., non seulement employer ce Carême à bien préparer votre confession annuelle, mais dès maintenant rompre avec le péché, renoncer aux liaisons, aux fréquentations qui peuvent être pour vous une occasion de faute, combattre les défauts, les inclinations qui sont pour l'ordinaire la cause de vos chutes ; il faut en un mot dès maintenant commencer ce changement de vie qui fera que votre retour à Dieu sera une vraie conversion. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

V

Mars

JÉSUS AIMAIT S. JOSEPH

1° A cause de ses vertus suréminentes,

2° A cause de l'affection délicate dont il entourait sa mère,

3° A cause de ce qu'il faisait pour lui-même.

4° Aussi, en retour, de quelle affection ne l'a-t-il pas payé ici-bas !

5° Quelle gloire et quel pouvoir ne doit-il pas lui donner maintenant au ciel !

Mes chers enfants,

En ce premier vendredi du mois de S. Joseph, je voudrais vous entretenir d'un sujet bien capable d'édifier vos âmes. Combien grande a dû être l'affection du Cœur de Jésus pour S. Joseph !

I

Jésus aime les hommes en proportion de leurs vertus. Or, après Marie, qui a été plus vertueux que S. Joseph ? Qui a été, par exemple, plus humble que lui ? Au milieu des mystères extraordinaires auxquels il se trouve mêlé, nous voyons qu'il ne cherche qu'à s'effacer et à disparaître. Qui a mieux pratiqué l'obéissance ? Si difficiles que soient les ordres qui lui sont transmis, il ne leur oppose ni les pourquoi, ni les comment : il obéit. Qui a montré un plus grand amour pour la pureté ? A une époque et dans une société où l'on ne poursuivait que la vie des sens, lui a mené une vie véritablement angélique, et voilà pourquoi Dieu lui a confié les dépôts les plus précieux, Jésus et Marie.

Je pourrais en dire autant de toutes les autres vertus, de sorte qu'il est permis de lui appliquer, dans toute la rigueur des termes, cette parole de l'Ecclésiastique : « *Non est inventus similis illi.* On ne peut trouver personne qui puisse lui être comparé. »

Si donc Jésus met ses complaisances dans les âmes fidèles, s'il fait ses délices de la beauté de leurs vertus, combien il devait aimer S. Joseph, puisque celui-ci était riche de tous les dons surnaturels qui se trouvent dans les autres saints, et que d'autre part il leur avait fait produire les plus beaux fruits par sa générosité et ses efforts personnels !

II

Mais voici un second motif qui devait rendre S. Joseph très cher au Cœur de Jésus. Ce qui touche par-dessus tout un fils bien né, ne sont-ce pas les égards, l'affection, le dévouement dont il voit que l'on entoure sa mère ?

Or comme il est suave de contempler à ce point de vue l'intérieur de Nazareth ! S. Joseph y commande : ainsi l'a établi la sagesse divine. Pourtant il n'ignore pas combien il est inférieur à la Sainte Vierge. Aussi serait-il heureux de n'être que son serviteur. Mais Dieu l'a institué chef ; il se résigne donc à commander : mais avec quelle douceur il exerce cette autorité ! Jamais il ne croit faire preuve de trop de prévenances envers sa sainte épouse.

Quoique de race royale, ils sont pauvres : il faut donc travailler pour gagner le pain de chaque jour. Avec quelle générosité S. Joseph prend sur lui le fardeau de ce labeur incessant, pénible, voulant que Marie n'ait à s'occuper que des soins du ménage !

Malgré tout, il y a des jours de souffrance, par suite des privations que leur impose la pauvreté. S. Joseph redouble alors ses témoignages d'affection, pour alléger la peine de celle qu'il ne voudrait pas voir souffrir.